Télévisions

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 17

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«Police district», série de M6

Séries: suite... et fin?

Le mois passé FILM explorait, avec Martin Winckler (auteur de «La maladie de Sachs») et Valérie Cadet, le monde foisonnant et toujours recommencé des séries télévisées.
Si l'écrivain tentait de discerner le principe même des feuilletons – auteurs, personnages et public vieillissent ensemble – notre consœur du «Monde» brossait à grands traits les caractéristiques de ce «phénomène de fin de siècle». Histoire d'enfoncer le clou, nous sommes allés voir comment M6, grande pourvoyeuse de séries, met elle-même la main à la pâte avec «Police District». Cet essai est un coup de maître et Hugues Pagan, philosophe de formation, ancien flic et auteur de romans policiers, est sans doute la clef de cette réussite. Occasion de faire le point sur les polars «à la française». On vous le disait, les séries c'est une histoire sans fin! (bb)

Une révolution française

Dans la pléiade de séries policières créées ces dernières années sur le réseau hertzien des chaînes françaises, «Police District», d'Hugues Pagan (coproduction M6/Capa Drama), a bouleversé les codes du genre. D'une qualité exceptionnelle, sur le fond comme dans la forme.

Par Valérie Cadet

On désespérait de trouver dans la production française de séries policières et judiciaires une qualité équivalente à celle, anglaise ou américaine, distribuée sur le marché du câble et du satellite. Le genre a pourtant considérablement élargi sa gamme – en réponse aux attentes du public francophone, particulièrement friand. Dans la foulée des collections de Pierre Grimblat, adaptées de romans au cours des années 80 («Série noire», «Haute tension», «Le masque», «L'heure Simenon»...), les Navarro et autre David Lansky ont initié une déferlante au cours de la décennie suivante: «Maigret», d'après Simenon, avec Bruno Cremer dans le rôle titre; «Nestor Burma», privé débonnaire de Léo Malet incarné par Guy Marchand; «Les Cordier, juge et flic», créée par Alain Page; «Julie Lescault», inventée par Alexis Lecaye; mais aussi «Une femme d'honneur», héroïne d'Eric Kristy campée par Corinne Touzet; «Le juge est une femme», imaginée par Noëlle Loriot; «Quai N° 1», de Danielle Thierry, Pierre Grimblat et Sylvain Saada, «Avocats et Associés», de Valérie Guignabodet et Alain Krief, ou encore «PJ», co-écrit par Frédéric Krivine et Jean-Dominique de La Rochefoucault.

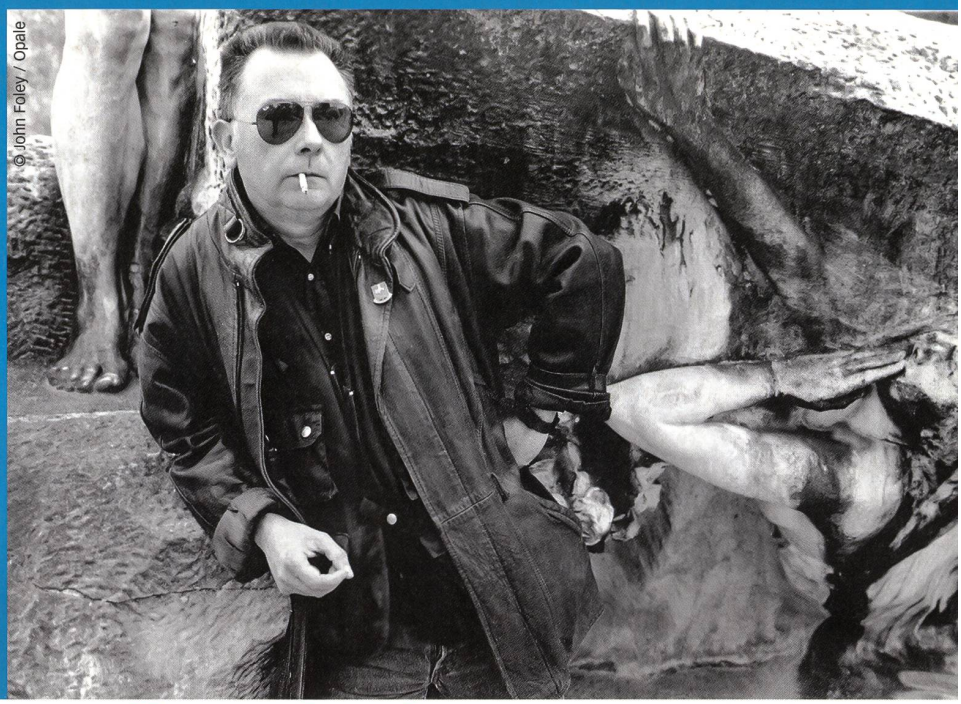
Mais cette liste non exhaustive traduit davantage un phénomène de mode (indissociable de la notion de reproduction) que l'avènement d'écritures et de concepts originaux. Passé à la moulinette des «bibles» et sanctionné par l'audimat, savamment dosé et parfois plaisant, l'ensemble privilégie le ▶

consensus, installe des situations et des personnages «politiquement corrects», censés figurer «la vraie vie» quand ils ne font que répondre aux *diktats* aseptisés du sacro-saint divertissement.

Une misère bien réelle

En totale rupture avec ces standards, «Police District» est une véritable révolution dans le paysage de la production française. Subtile et réaliste, la série «noir serré» conçue par l'écrivain Hugues Pagan, et dont une première saison de six épisodes a été diffusée au mois de septembre sur M6, fait littéralement voler en éclats les codes narratifs et filmiques du genre (Olivier Chavarot à la mise en scène). Désespérante mais non découragée, profondément humaine, cette chronique d'un commissariat de quartier parisien ne s'encombre pas de clichés lénifiants. Viol, meurtre, abandon, drogue, persécution ou règlement de compte familial… Litanie d'une insondable misère quotidienne et bien réelle. Ici, les flics parlent cru, mais la violence des mots et des gestes couvre une attention à l'autre, une solidarité infaillibles. Souvent malmenés, les visages et les corps traduisent l'urgence, le doute, la peur, la fragilité, autant que la ténacité, les échappées furtives de joie ou de complicité. Hommes et femmes s'arrangent comme ils peuvent du dégoût, de l'immense fatigue, auxquels s'ajoutent les blessures et les errements de la vie privée. Jusqu'au moindre rôle, une distribution et un jeu de très belle tenue. Avec, en «récurrents» d'une densité époustouflante, Olivier Marchal, Lydia Andrei, Francis Renaud, Nadia Fossier, Rachid Djaidani, Sophie Mounicot, Renaud Lebas et Sarah Martins. Suite annoncée – et très attendue – en juin 2001. ■

Hugues Pagan


© John Foley / Opale

«Police District», la vie telle qu'elle est

Concepteur de «Police District «, dont il dirige la collection, Hugues Pagan est un ancien professeur de philosophie, rentré dans la police en 1972, qu'il a quittée divisionnaire, en 1997. Cet auteur de plusieurs scénarios et d'une dizaine de romans policiers (publiés aux éditions Rivages) est le premier à parler «vrai» dans une série policière française. Entretien.

Propos recueillis par Valérie Cadet

Comment est née l'idée de cette série et comment a-t-elle abouti sur M6 ?

Il y a une dizaine d'années, j'appartenais à la police judiciaire proprement dite et, à la suite d'un événement administratif, je me suis retrouvé à La Roquette, dans le 12e arrondissement de Paris. Un lieu magnifique, à l'avant-poste de la société. C'est là que je me suis dit qu'il faudrait vraiment faire quelque chose sur la vie de commissariat à la télévision. Après plusieurs tentatives inabouties sur le service public, je ne voulais plus en entendre parler. Je venais de publier «Dernière station avant l'autoroute» avec un beau succès. Claude Chelli, producteur à Capa Drama (maison de production de plusieurs collections de fiction pour M6), qui venait de lire ce livre, me contacte pour savoir si je n'avais pas un scénario en route. Je lui ai fait lire celui d'un 90 minutes, intitulé «Commissariat de quartier». Il a plu aux responsables de M6, mais la chaîne tenait à se distinguer des autres face à son public; la série policière ne rentrait pas dans sa ligne éditoriale. C'était en juillet 1997. J'ai alors écrit le scénario d'un 52 minutes qui les a emballés, et tout est allé très vite. On a tourné six épisodes, et avant même la diffusion à l'antenne, la chaîne m'a demandé la suite. Six nouveaux épisodes sont en cours de réalisation en ce moment à Paris, et l'on est parti sur l'écriture, par des auteurs confirmés de polars, de douze autres épisodes pour 2001.

Le téléspectateur ressent une très forte cohésion entre les acteurs, un réel investissement de chacun d'entre eux dans cette aventure collective. Par-delà la puissance narrative et l'efficacité de la structure des situations, on a le sentiment qu'il s'est passé quelque chose de singulier sur le tournage de cette série. Comment l'avez-vous vécu ?

J'ai tout suivi, à commencer par le *casting*, beaucoup plus subtil que ce que l'on peut voir à la télévision d'ordinaire. Il y avait cent huit rôles dans cette première saison et, parmi eux, pas un seul comédien que j'aurais révoqué. D'un bout à l'autre, il y a eu un côté miraculeux. Olivier Marchal pondère la série de façon remarquable. Dès les premiers essais, il a littéralement incarné le commandant Rivière. Du reste, tous les comédiens récurrents sont absolument formidables.

Et les femmes autant que les hommes! Lydia Andrei, Nadia Fossier?

Ah! oui. Et c'est vrai que ce n'est pas évident parce qu'en général, dans le polar, les femmes sont plutôt maltraitées. On les préfère un peu sentimentales, faibles. Ici, ce sont de vraies femmes. Dans mon métier, les seuls beaux mecs que j'ai rencontrés, c'étaient des femmes. Aussi bien les femmes inspecteurs que les «voyoutes». Ce que j'aime particulièrement, c'est que jusqu'à présent la bande fonctionne pour la bande. Il y a bien sûr des dissensions comme dans tous les groupes, mais surtout une véritable ferveur. Ce sont des gens qui mouillent leur chemise.

Un message politique...

Cette série crée une vraie rupture par rapport à ce que l'on a pu voir jusqu'à présent sur le petit écran français dans le domaine du polar. C'est évident, mais ça s'est fait de manière assez mystérieuse. Quand le projet s'est concrétisé, on s'est dit que c'était quand même extrêmement différent. On en a parlé jusque dans les cours de récréation; des gens me téléphonent ou m'écrivent pour me dire que, pour une fois, on ne les prend pas pour des imbéciles. Nous n'avons pas voulu nous singulariser à tout prix, mais on a essayé d'être sincères. En France, la question ne se situe pas au plan technique – dont il existe un savoir-faire indiscutable. Mais ce qui nous manque, c'est la lucidité, ce parti pris de véracité qu'ont les Américains. Ici, on oscille entre le chromo et le «politiquement correct», la compassion. Cette série, c'est la vie telle qu'elle est. Son message politique, c'est que si elle ne vous plaît pas, il vous faut faire en sorte que la vie change.

Quelles sont vos références dans le domaine américain?

Plutôt récentes: «Les rues de San Francisco», de Quinn Martin, avec l'apparition du duo; «Madigan», incarné par un grand acteur, Richard Widmark, «Hill Street Blues», créée par Michael Kozoll et Steven Bochco, une vraie référence; et, dans les séries contemporaines, «NYPD Blue» – toujours Bochco, «Law & Order» («New York District») de Dick Wolf, et les «Soprano», de David Chase, absolument génial.

Vous avez dit à plusieurs reprises que la réalité, celle que vous avez connue, était pire que dans «Police District»...

Pour une raison très simple. C'est que dans la vie, il n'y a ni espoir, ni cohérence, alors que la dramaturgie implique d'une certaine manière quelque chose de cohérent dans l'incohérence, un espoir profilé. L'expérience du commissariat, et plus largement de la police judiciaire, c'est celle d'un immense gâchis. ■

Fiction télévisuelle: plus courte, plus libre

Un vent nouveau souffle sur la fiction de télévision. Il vient du Canada et s'intitule «Tag», ou encore «La vie, la vie». Les têtes «scénaristiques», productrices et diffuseuses de la Communauté des télévisions francophones se sont penchées sur le phénomène. Pour s'en inspirer.

Par Françoise Deriaz

Les auteurs de la série «Tag», produite par Radio Canada, ne brossent pas le poil du téléspectateur dans le sens du «tout le monde il est drôle et gentil», ni des joies inépuisables de la famille. On est aussi loin du *sitcom*-pince-à-rire. Qui aurait en effet osé miser un *kopeck*, dans les milieux de la télévision, sur cette atmosphère bétonnée où l'on voit, entre autres, une jeune mère droguée et des ados casseurs? Et pourtant, ça marche: la série s'est taillée jusqu'à 50% de parts de marché en *prime time* au Québec. Accrochera-t-elle autant les spectateurs romands, qui la découvriront bientôt grâce à la Télévision suisse romande? Le test sera intéressant, dans la mesure où «Tag» est un produit québécois destiné au public québécois (accent pur et dur compris!), c'est-à-dire un de ces «sujets de proximité» dans lesquels les chaînes généralistes placent leur salut, mais qui s'exportent difficilement.

«La vie, la vie», autre série canadienne, fonctionne elle aussi sur le décalage social en pénétrant le monde des célibataires ne rêvant pas a priori de mariage. A l'évidence, les producteurs ont cherché ici à attirer le jeune public masculin rétif à la fiction télévisuelle; ce constat – ressorti lors d'un colloque sur le *prime time* organisé dans le cadre du Festival Cinéma tout écran – est un casse-tête pour les chaînes européennes, qui cherchent actuellement à renverser la tendance.

Se démarquer du cinéma

De fait, les quelque quatre-vingt scénaristes, producteurs et diffuseurs réunis en novembre dernier à Evian sous l'égide de la Communauté des télévisions francophones se sont surtout intéressés à la liberté de ton et au format de ces séries que les Canadiens appellent «télé-romans» ou encore «dramédies», tournées avec trois caméras et se déclinant en quatre types de productions: lourde, semi-légère, un quart légère et *extra-light*. «La vie, la vie» s'inscrit dans cette dernière catégorie. Et c'est à un romancier, Stéphane Bourguignon, qu'il a été fait appel pour trouver le sujet, donner le ton et scénariser. Sortir des sentiers battus, risquer, essayer: telles sont les consignes données aux auteurs. Outre l'imagination, on attend d'eux une écriture différente, plus libre et reflétant mieux la réalité dans sa diversité.

Davantage encore pour les chaînes françaises (France 2 et 3 en l'occurrence) que suisses ou belges, cette nouvelle approche de la fiction télévisuelle offre l'opportunité de se démarquer nettement du coûteux format cinéma de 90 minutes institué dans les années 70 pour attirer les cinéastes à la télévision. Aujourd'hui, les responsables de chaînes n'en sont plus à vouloir singer le septième art: la fiction télévisuelle doit se forger une personnalité propre, qui passe par les formats 52 ou 28 minutes adoptés depuis des lustres en Amérique du Nord. Elle a surtout pour mission de fidéliser le téléspectateur, ce à quoi ne peuvent prétendre les téléfilms unitaires.

Trouver la liberté de ton

Pour la Télévision suisse romande, qui n'a pas les moyens de s'offrir des téléfilms sans recourir à des coproductions avec des chaînes étrangères – et doit donc renoncer dans la foulée à des sujets de proximité suisses – la fiction en petit format ouvre la voie de l'indépendance financière et thématique. Reste encore à trouver la liberté de ton insufflée par «Tag». «La chronique», nouvelle *sitcom* comique ayant pour cadre la télévision elle-même et diffusée dès l'automne par la TSR, ne s'inscrit pas encore vraiment dans cette mouvance. A la décharge de la chaîne romande, il convient de préciser que les subsides gouvernementaux alloués à Radio Canada pour résister à la concurrence sont sans commune mesure avec les aides fort modestes accordées par la Confédération à sa télévision. ■

L'équipe de «La chronique», nouveau sitcom de la TSR